

## Les données chevaleresques du contrat de lecture dans les *Angoysses douloureuses* d'Hélisenne de Crenne

Jean-Philippe Beaulieu

Volume 32, Number 1, Spring 1996

Le roman chevaleresque tardif

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036012ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036012ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, J.-P. (1996). Les données chevaleresques du contrat de lecture dans les *Angoysses douloureuses* d'Hélisenne de Crenne. *Études françaises*, 32(1), 71–83. <https://doi.org/10.7202/036012ar>

Article abstract

Dans les parties deux et trois des *Angoysses douloureuses* qui précèdent d'amours (1538), Hélisenne de Crenne établit un contrat de lecture dont les clauses les plus importantes sont manifestement tributaires de l'idéal chevaleresque. Le récit lui-même, toutefois, paraît difficilement pouvoir respecter ce contrat, probablement en raison de l'influence du roman sentimental sur la matière narrative des *Angoysses*.

# Les données chevaleresques du contrat de lecture dans les *Angoysse* *douloureuses* d'Hélisenne de Crenne

JEAN-PHILIPPE BEAULIEU

À la fois roman sentimental, roman chevaleresque et vaste exemplum, les *Angoysse douloureuses qui procedent d'amours*, d'Hélisenne de Crenne, ont souvent dérouté les critiques soucieux d'attribuer à cet ouvrage l'étiquette générique lui convenant le mieux. Fort d'une popularité que confirme le nombre d'éditions publiées entre 1538 et 1560, ce roman composite semble défier les classifications les plus courantes. Certains critiques ont très sévèrement commenté une telle hétérogénéité, notamment Gustave Reynier qui, au début du siècle, jugeait la composition du roman peu cohérente<sup>1</sup>. Plus

1. Gustave Reynier, *Le Roman sentimental avant «L'Astrée»*, Paris, Armand Colin, 1908, p. 122.

récemment, Jérôme Vercruyse affirmait que les deuxième et troisième parties, qui relèvent essentiellement de l'univers chevaleresque, ne méritaient guère d'être republiées en raison de leur construction épisodique et lâche<sup>2</sup>. Faire ainsi porter le discrédit générique de l'ouvrage sur ses dernières portions revient à privilégier le roman sentimental, genre plus moderne auquel renvoie la première partie, au détriment des deux autres, pourtant les plus amples, perçues comme une survivance lourde et inintéressante d'un genre tombé en désuétude. Non seulement on inverse alors l'importance relative des parties en faussant les rapports d'équilibre interne de l'ouvrage, mais on formule également une condamnation sans appel du roman chevaleresque tardif, que goûtaient pourtant les lecteurs des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles<sup>3</sup>.

À défaut de l'intention parodique que l'on peut sentir dans le *Gargantua* de Rabelais<sup>4</sup>, lui aussi tributaire des modèles chevaleresques, le roman d'Hélisenne de Crenne ne trouve pas grâce aux yeux du lecteur d'aujourd'hui qui, tout en reconnaissant l'influence de l'imaginaire courtois sur les mentalités renaissantes<sup>5</sup>, est quelque peu dérouté par les modalités du déploiement textuel de cet imaginaire dans les romans de chevalerie tardifs (tels *Perceforest* et *Meliadus*) et dans ceux qui, comme les *Angoysses*, doivent à ces derniers une partie significative de leur régime narratif. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de retrouver, dans l'ouvrage d'Hélisenne de Crenne, des traits qui renvoient au roman chevaleresque des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles : démesure formelle et actantielle, démultiplication

2. « Le récit de ces événements de moins en moins vraisemblables et romanesques, les digressions, les leçons font piétiner le roman [...]. Bref, la troisième partie et son complément sont franchement ennuyeux. Déjà au cours de la deuxième [...] le roman devient presque illisible [...] ; l'on comprend dès lors sans peine les raisons qui nous ont poussé à n'en publier que la première partie. » Introduction de Jérôme Vercruyse aux *Angoysses douloreuses* (première partie), Paris, Minard, 1968, p. 18.

3. Nicole Cazauran, « Les romans de chevalerie en France : entre "exemple" et "récréation" », dans *Le Roman de chevalerie au temps de la Renaissance*, dir. M. T. Jones-Davies, Paris, Jean Touzot, 1987, p. 31 et 34.

4. Michael Screech, *Rabelais*, Paris, Gallimard, 1992 (traduction de l'édition anglaise de 1979), p. 62. Roland Antonioli signale cependant la complexité de l'intertextualité rabelaisienne (« La matière de Bretagne dans le *Pantagruel* », *Études rabelaisiennes*, vol. XXI (Actes du colloque de Tours, 1984), Genève, Droz, 1988, p. 80-82.

5. On n'a qu'à considérer les manifestations, au XVI<sup>e</sup> siècle, de ce que Michel Stanesco nomme les comportements romanesques (« Sous le masque de Lancelot. Du comportement romanesque au Moyen Âge », *Poétique*, n° 61, 1985, p. 23), notamment « les tournois et les fêtes de cour [qui] sont le plus souvent des scénarios dramatiques tirés des romans », Michel Stanesco et Michel Zink, *Histoire européenne du roman médiéval*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992, p. 165.

des topiques, et amalgame des matières<sup>6</sup>. L'effort syncrétique du récit chevaleresque de la fin du Moyen Âge pour accueillir en son sein les diverses traditions constitutives des genres narratifs longs<sup>7</sup> semble ainsi se refléter dans la composition de ce texte, qui illustre la propension de la première Renaissance à faire cohabiter des perspectives et des données variées<sup>8</sup>. À la suite de telles considérations, la question problématique du genre, dont le poids semble peser surtout sur les parties deux et trois, peut prendre la forme d'une interrogation sur la nature des indices textuels qui fondent leur identité. Le contrat de lecture proposé par l'instance auctoriale, Hélisenne<sup>9</sup>, dans les pièces liminaires de ces parties en est l'un des plus importants. Si ce contrat, qui constitue une prise de position quant aux données du genre, n'est pas nécessairement en mesure de rendre compte de tous les aspects du texte — on peut constater à la lecture à quel point sa réalisation est soumise à divers aléas —, il présente clairement le récit comme le lieu de redéploiement de l'ancien idéal courtois. Soumis à une interprétation didactique qui en complexifie les enjeux, l'ensemble des paramètres de lecture proposé par le contrat constitue une valorisation plus virtuelle que réelle d'un idéal qui, comme nous le verrons, trouve difficilement à s'ancrer dans le récit. Un peu à la manière du *Don Quichotte* de Cervantès, qui ne détruit pas l'idéal chevaleresque, mais en pousse l'exigence et la logique jusqu'à la folie<sup>10</sup>, les deux dernières sections des *Angoysses* mettent en évidence la vacuité d'une quête chevaleresque ayant perdu le caractère symbolique que lui attribue la tradition<sup>11</sup>. En fin de compte, il ne reste du projet courtois qu'un contrat, essentiel à la compréhension du texte, mais souvent en rupture avec la réalisation narrative des aventures.

6. Pour un survol des traits généraux du genre, voir notre article « Le roman chevaleresque de la Renaissance : *Perceforest* et *Amadis de Gaule* », *Renaissance et Réforme*, vol. XV, n° 3, 1991, p. 187-197.

7. À ce sujet, voir le chapitre intitulé « L'unification romanesque des matières », Stanesco et Zink, *Histoire européenne du roman médiéval*, p. 117-121.

8. Robert Aulotte, « Vue panoramique : humanisme et Renaissance », dans *Précis de littérature française du XVI<sup>e</sup> siècle*, sous la dir. de R. Aulotte, Paris, PUF, 1991, p. 13-24.

9. Il convient de distinguer l'auteure, Marguerite Briet, de l'instance auctoriale, à la fois narratrice et protagoniste du récit. Jérôme Vercruysse, « Hélisenne de Crenne : notes biographiques », *Studi francesi*, n° 31, 1967, p. 77.

10. Pour reprendre la formule de Michel Darbord, « Cervantès et la critique du roman de chevalerie », dans *Le Roman de chevalerie au temps de la Renaissance*, dir. M. T. Jones-Davies, Paris, Jean Touzot, 1987, p. 69.

11. Beaulieu, p. 193.

\* \*

La deuxième partie du roman s'ouvre sur un énoncé paratextuel de l'instance auctoriale qui annonce et justifie les changements narratifs et thématiques caractéristiques de la suite de l'œuvre. La première partie des *Angoisses*, dont on a amplement souligné la parenté avec la *Fiammetta* de Boccace<sup>12</sup>, relève du roman sentimental puisque la narratrice y relate les difficultés que l'expérience de l'amour adultère a suscitées dans sa vie. La désapprobation du milieu, l'isolement qui en résulte, les mauvais traitements infligés par le mari et les trahisons de l'amant sont quelques-unes de ces difficultés (ou angoisses) qui mènent à la séquestration de la jeune femme, à la fin de cette section du roman. Les parties deux et trois, par contre, relatent les aventures chevaleresques que l'amant d'Hélisenne, Guénélic, a connues pour retrouver son « amy », objet de désir fantasmatique et obsédant. Combats, tournois et navigations sont autant d'activités masculines qui alimentent les épisodes de ce récit raconté par Guénélic. Par rapport au début du roman, non seulement le regard narratif se modifie, mais l'univers avec lequel ce regard est en contact fait l'objet d'une transformation importante.

Même si elle cède la narration à une autre instance, Hélisenne reste la véritable instigatrice du récit. Pour bien le faire sentir, elle formule un commentaire qui, en motivant le passage à un nouvel univers romanesque, fait fonction de pacte de lecture. Dans les quatre pages de l'épître liminaire adressée aux « lecteurs benevoles<sup>13</sup> », Hélisenne inscrit la diégèse à venir dans le prolongement du récit antérieur, en soulignant cependant le renversement de perspective et de problématique qui résulte forcément du passage des angoisses amoureuses éprouvées par une femme à leur contrepartie masculine. Le nouveau récit vise en effet à « reciter les calamitez & extremes misereres que par indiscrettement aymer les jeunes hommes peuvent souffrir » (*Angoisses*, p. 146<sup>14</sup>). Contrairement à ce qui est illustré dans la première partie des *Angoisses*, le

12. Mary J. Baker, « *Fiammetta and the Angoisses douloureuses qui procedent d'amours* », *Symposium*, n° 27, 1973, p. 303-304. Plus récemment, Cathleen Bauschatz a mis en relief certains des aspects touchant l'imitation, par une femme, du discours féminin travesti de la *Flammette* de Boccace. « "Hélisenne aux lisantes" : Address of Women Readers in the *Angoisses douloureuses* and in Boccaccio's *Fiammetta* », *Atlantis*, vol. XIX, n° 1, 1993, p. 64-65.

13. Il est intéressant de noter que, dans l'édition de 1551, la même épître s'adresse aux « toutes nobles & vertueuses dames ».

14. En attendant la parution de l'édition des *Angoisses* par Christine de Buzon, nous utilisons celle préparée par Harry R. Secor. Thèse de doctorat, Yale University, 1957.

contrat n'insiste pas sur le caractère problématique de l'amour adultère, mais désigne le comportement peu courtois de l'homme comme la cause principale des difficultés de ce dernier. À ce comportement déficient par rapport à un code de conduite évident, l'instance auctoriale propose le remède de l'activité « marciale », accomplie dans le cadre d'une quête qui vise à rapprocher — à la fois géographiquement et moralement — l'amant de son objet de désir. Le texte rendra donc témoignage de la force de l'*avanture*, série d'épreuves susceptibles de modifier considérablement l'amant peu méritoire, en permettant à celui-ci d'acquérir certaines qualités courtoises<sup>15</sup>.

Le lien entre l'amour et la prouesse est assuré par la métaphore de l'influence — et donc de l'utilité morale — d'un livre dont le projet est de « divulguer & manifester aucunes œuvres belliqueuses & louables entreprises » (p. 146). Dès la première page de l'épître, l'instance auctoriale assoit la valeur conative du récit à suivre sur l'exemple d'Alexandre, dont l'« assiduité de lire [*L'Iliade*] instigait l'efficace & esmotion à chevalerie » (p. 146-147). Hélisenne fait ainsi appel à une exemplarité qui réunit l'Antiquité et la chevalerie médiévale, un peu comme le *Roman de Perceforest* allie la matière arthurienne à l'histoire d'Alexandre le Grand<sup>16</sup>. Ce syncrétisme référentiel semble alimenter l'« indubitable foy » d'Hélisenne « que l'œuvre présente excitera [...] les gentils hommes modernes au martial exercice » (p. 147).

Pour parer à la réaction des lecteurs qui trouveraient curieux que Guénélic, amant plutôt opportuniste et lâche dans la première partie des *Angoysses*, « [s'adonne] ainsi à l'art militaire » (p. 147) afin de retrouver une femme pour laquelle il s'était donné bien peu de mal auparavant, Hélisenne suggère que la naissance modeste et l'absence de qualités courtoises peuvent être compensées par un accroissement ou une « exaltation » des vertus grâce aux « œuvres chevaleresques ». Un tel point de vue se rattache à la tradition du roman chevaleresque qui tente de concilier dans l'action masculine les intérêts guerriers et amoureux, à première vue divergents<sup>17</sup>. Même soumise au hasard des circonstances, la quête chevaleresque devrait donc revêtir une fonction « méliorative »,

15. Selon Jacques Ribard, le terme *avanture* au singulier souligne la finalité de la quête, qui n'est donc pas entièrement soumise à l'arbitraire du hasard : « *L'aventure* dans la *Queste del Saint Graal* », *Mélanges [...] offerts à A. Planche*, Paris, Les Belles Lettres, 1984, p. 419.

16. Jane H. Taylor, introduction à l'édition critique du *Roman de Perceforest* (*première partie*), Genève, Droz, 1979, p. 32.

17. Elizar Meletinsky, « Typologie du roman médiéval en Occident et en Orient », *Diogenes*, n° 127, 1984, p. 8.

vaguement teintée d'un certain néo-platonisme typique de la production littéraire des années 1530. On a déjà amplement signalé que, dans les ouvrages de philosophie amoureuse de l'époque, les conceptions platoniciennes prolongent les idéaux courtois en donnant l'occasion à l'homme de se dépasser grâce aux sentiments qu'il éprouve pour une femme, inaccessible et généralement étrangère au monde chevaleresque<sup>18</sup>. Longtemps considéré comme valorisant, le rôle essentiellement instrumental de la femme dans la structure idéologique néo-courtoise est désormais très évident : elle y figure comme un objet esthétique qui permet à l'homme d'épurer ses passions et de dépasser les déterminismes terrestres<sup>19</sup>. La position d'Hélisenne à ce propos n'est pas sans nuances. D'une part, elle souligne fort clairement la valeur de l'activité chevaleresque en espérant que son livre « pour l'advenir stimulera la postérité future d'estre vrayz imitateurs d'icelluy [le marcial exercice] » (p. 147). D'autre part, non sans un ton quelque peu désabusé, elle se dit consciente de la véritable nature des pulsions amoureuses masculines :

[...] telle est l'humaine virile condition que durant le temps qu'ilz n'ont encoure jouy de la chose aymée, ilz ne pardonnent à aulcuns perilz puis que c'est pour parvenir d'avoir de leurs desirs contentement. (p. 149<sup>20</sup>)

En fournissant une explication peu noble aux motivations amoureuses de l'homme, cette vision de la « fruition d'amours » ne paraît guère proposer une lecture véritablement néo-platonicienne de la quête de Guénélic<sup>21</sup>.

On aura déjà compris que si l'épître liminaire ne laisse planer aucun doute quant à la teneur générale du contrat, certaines de ses clauses restent vagues, surtout en ce qui a trait à l'aspect didactique. Le texte cherche à rapprocher une

18. Luce Guillermin et coll., *Le Miroir des femmes II*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1983, p. 127. Peu de figures féminines de l'époque avaient accès à l'univers guerrier des hommes. L'une des plus connues est certainement Clorinde, dont la destinée tragique peut être considérée comme la punition d'une telle transgression.

19. Christiane Marchello-Nizia, « Amour courtois, société masculine et figures du pouvoir », *Annales*, n° 6, 1981, p. 969-982.

20. Dans sa cinquième épître familière, Hélisenne reprend la même idée. *Épîtres familières et invectives*, éd. de J.-Ph. Beaulieu avec la coll. de H. Fournier, Montréal, Presse de l'Université de Montréal, 1995, p. 69-70.

21. Sans nier le substrat ficinien de toute la production textuelle de l'époque, il nous semble difficile de reconnaître chez Hélisenne une dynamique néoplatonicienne aussi évidente que celle proposée par Helen Waldstein. *Hélisenne : A Woman of the Renaissance*, thèse de doctorat, Wayne State University, 1965.

condition d'amant imparfait, perçue comme le problème, et une quête chevaleresque proposée comme remède. La formule est posée, mais ses modalités démonstratives restent imprécises quant à l'importance relative des deux aspects du contrat. À l'instar de la première partie, convient-il d'interpréter le récit comme un exemple négatif axé sur la force débilitante de l'amour<sup>22</sup> ? Lorsqu'elle reprend la parole au début de la troisième partie, l'instance auctoriale réitère les deux enjeux de ses énoncés antérieurs, accentuant leur parallélisme sans clarifier davantage leurs rapports, qui semblent relever d'une évidence implicite :

[...] si precedentement vous ay exhorté à la discipline de l'art militaire pour acquerir triumphe de renommée, à ceste heure plus fort suis provocquée à vous instiguer à la resistance contre vostre sensualité, qui est une bataille difficile à superer. (p. 317)

L'un des éléments centraux — et donc unificateur — du contrat réside dans l'importance accordée à la filiation courtoise des qualités reconnues comme essentielles pour éviter aux «jeunes jouvenceaulx» «l'insupportable charge d'amours». Au moment où il devient narrateur (deuxième partie, chapitre I), Guénélic lui-même, en décrivant «les coustumes que le vray amoureux doit avoir» pour éviter les «anxietez douloureuses», rejoint l'affirmation d'Hélisenne selon laquelle «le vray naturel de ceulx qui bien ayment est de servir, louer & obeyr» (p. 148-149). Il convient donc à l'amant «d'estre magnanime, modeste, secret, solliciteux et perseverant, & de tout accident patient, & non point superbe, difficile ne obstiné; mais doulx, flexible & obeysant» (p. 150). Si cette liste de qualités dépasse bien évidemment le cadre de l'éthique chevaleresque, elle est néanmoins fortement tributaire de la tradition du service d'amour tel que l'a défini le code courtois.

\* \*

Dans la dynamique globale du roman, cet ensemble de paramètres de lecture a pour effet de déplacer la problématique amoureuse de l'univers domestique et fermé de la femme vers un univers masculin de type chevaleresque, donc

22. Le sens à attribuer au discours délibératif dans les *Angoysses* reste encore problématique dans son ensemble, même si des études récentes en ont éclairé certains aspects ; voir Caroline Desbiens, *La dé-libération dans les «Angoysses douloureuses» d'Hélisenne de Crenne*, mémoire de maîtrise, Université McGill, 1995.

ouvert à la nouveauté et au changement. Un tel déplacement, susceptible d'apporter une solution au piétinement qui caractérise l'expérience amoureuse féminine<sup>23</sup>, se bute dans sa réalisation à un certain nombre de difficultés mettant en relief le caractère artificiel et infructueux de la solution chevaleresque. La relation entre amour et chevalerie, censée être harmonieuse et complémentaire, ne parvient pas à l'être. Au contraire, comme nous l'avons souligné ailleurs<sup>24</sup>, c'est la disjonction des deux dimensions que le texte rend manifeste.

Dans la perspective néo-courtoise proposée au début de la partie chevaleresque du roman, les épreuves de la quête doivent accroître le mérite amoureux de l'amant chevalier auprès de sa dame. L'idée centrale est celle d'une transformation positive, généralement présentée, dans la tradition du roman courtois, comme une opération plutôt symbolique faisant coïncider la notion de déplacement avec celle de changement<sup>25</sup>. Dans les *Angoisses II* et *III*, en dépit de ce à quoi on s'attendrait, les événements se produisent d'une manière très aléatoire et n'entraînent aucun changement important chez les personnages principaux, qui apparaissent ainsi figés dans des structures comportementales prévisibles tant sur le plan actantiel que discursif.

Signalons, en premier lieu, l'arbitraire assez évident qui préside au choix et à l'agencement des aventures. La fonction formatrice de ces dernières échappe tout à fait au lecteur qui ne peut manquer d'être frappé par le caractère décousu de l'ensemble du récit. La série d'épisodes que présente le roman, l'absence de logique des séquences événementielles, le caractère gratuit des déplacements géographiques et des actions donnent plus une impression de mouvement à vide, inlassablement répétitif, que de réelle transformation. Parmi les enchaînements narratifs dont la vraisemblance est problématique, on peut mentionner l'adoubement de Guénélic et de son compagnon, Quézinstra (chapitre 8). Cet adoubement qui fait des jeunes hommes deux chevaliers devrait constituer, selon la tradition courtoise, le point culminant, l'aboutissement

23. Comme le précise Tom Conley, cette impasse signale les restrictions et les limites de l'expérience féminine au XVI<sup>e</sup> siècle. «Feminism, *Écriture*, and the Closed Room: The *Angoisses douloureuses* qui *procèdent d'amours*», *Symposium*, n° 27, 1973, p. 331.

24. Nous avons consacré quelques lignes à l'identification de ces traits dans «Où est le héros? La vacuité de la quête chevaleresque dans les *Angoisses douloureuses* d'Hélisenne de Crenne», à paraître dans les actes du colloque *Sagesse, démesure et folie dans la littérature chevaleresque* (Saint-Étienne, octobre 1994).

25. Denyse Delcourt, *L'Éthique du changement dans le roman français du XII<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 1990, p. 22; voir aussi Ribard, p. 421.

d'une série d'épreuves. Dans les *Angoysses*, cependant, cet honneur ne résulte d'aucun fait d'armes notable, mais, curieusement, de l'intervention gratuite du prince Zélandin. L'amitié entre ce dernier et les deux compagnons semble être la principale justification de l'adoubement, dont la valeur de récompense chevaleresque est ainsi remise en question.

On sait que les données du genre permettent une grande liberté quant aux explications à donner aux événements apparemment arbitraires; les conséquences des situations n'ayant parfois qu'un lien symbolique assez ténu avec ce qui semble en être la cause<sup>26</sup>. Dans le cas des *Angoysses*, il est fort difficile de percevoir quelque intention symbolique: on doit généralement s'en remettre au hasard comme facteur explicatif des événements. À vrai dire, le nombre et l'ordre des épreuves subies par le personnage principal soulignent surtout le manque de cohérence contextuelle du récit. Ainsi, les aventures qui précèdent la découverte d'Hélisenne, à la fin du roman, soit le séjour à Bouvacques et la rencontre avec un religieux, ne préparent en aucune façon la réunion inopinée des deux amants. Un gentilhomme ayant révélé par hasard qu'une dame nommée Hélisenne était détenue dans un château des environs, Guénélic est si stupéfait qu'il se sent comme « une creature de quelque peril marin eschappée, qui par grand timeur reste sans respirer & congnoissance de soy-mesmes » (p. 343). Pour les deux compagnons, la surprise est totale mais de courte durée, puisqu'ils se mettent rapidement à réfléchir aux « moyens les plus convenables pour scavoir liberer Helisenne de ceste captivité » (p. 344). Si ce développement narratif ne semble pas trop inattendu du point de vue des deux jeunes hommes, il l'est beaucoup plus pour les lecteurs, qui se sentent soudainement poussés vers la case arrivée, alors que rien ne le laissait supposer.

Sur le plan structurel, les *Angoysses* exploitent donc les possibilités centrifuges d'un genre caractérisé à la Renaissance par une certaine fragmentation de la narration en une série d'épisodes dont la motivation n'est pas toujours évidente<sup>27</sup>. L'allongement de la *conjointure* peut lasser le lecteur moderne, peu habitué aux procédés d'amplification romanesque de la fin du Moyen Âge. Lorsque les possibilités d'interprétation symbolique deviennent aussi minces, il est toutefois loisible de se demander si le rôle initiatique de la quête chevaleresque n'est pas remis en question. En fait, il est même nié par la fixité des personnages principaux, qui résistent

26. Ribard, p. 421.

27. Michel Zink, « Le roman de transition », dans *Précis de littérature française du Moyen Âge*, dir. D. Poirion, Paris, PUF, 1983, p. 295.

constamment au changement. Guénélic, censé s'être engagé dans ces aventures pour acquérir des qualités de gloire et de vertu, fait preuve de très peu de courage et d'initiative<sup>28</sup>. Par exemple, lorsqu'il est capturé par les soldats ennemis, « pour l'apprehension de la mort » « en terre [il] tom[e] evanoui » (p. 274). Voilà un comportement fort peu chevaleresque qui se situe à un moment du déroulement de l'histoire où Guénélic devrait déjà être en mesure de montrer son courage nouvellement acquis. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver des passages de nature chevaleresque où Guénélic apparaît au centre de la situation ; la plupart du temps, il est ballotté par les événements, entraîné dans l'action par son compagnon, Quézinstra, lequel semble le véritable héros du récit. En recherchant l'action et en s'y engageant, celui-ci acquiert en effet une réputation de bravoure qui relègue Guénélic dans l'ombre<sup>29</sup>. Grâce à l'*aventure*, et bien qu'il n'ait aucune qualité personnelle à acquérir, Quézinstra peut briller par ses faits d'armes et, ainsi, accéder au statut social dont l'avait privé une injustice<sup>30</sup>. « Extraict de noble & tresantique generosité » (p. 155), le jeune homme est en effet un paragon des vertus chevaleresques en attente d'occasions propices à leur déploiement.

Guénélic, quant à lui, apparaît avant tout comme un être émotif, obsédé par l'amour et soumis à des pulsions qui l'empêchent d'agir. Bon nombre de monologues ou dialogues relatifs à l'amour au cours desquels Guénélic soupire, se lamente, se dit la victime de ses propres sentiments, à la manière d'un personnage de roman sentimental<sup>31</sup>, montrent qu'il est plus à l'aise dans le maniement de la parole que dans celui des armes. Hanté par l'absence de l'objet de son désir mais incapable de se concentrer sur les activités susceptibles de le rapprocher de sa dame, Guénélic apparaît comme un être écartelé entre deux types de préoccupations. Autant le personnage d'Hélisenne, dans les *Angoysses I*, illustre l'impossibilité de s'affirmer en tant que femme dans le réseau d'attentes

28. Mary J. Baker, « France's First Sentimental Novel and Novels of Chivalry », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, vol. XXVI, 1974, p. 40.

29. Baker, p. 41.

30. La belle-mère de Quézinstra l'ayant accusé d'avoir voulu « son honneste pudicité violer » (p. 156), il a été chassé de la « maison paternelle ».

31. Voici un passage typique où après une bataille, au lieu de se réjouir d'un dénouement plutôt favorable, Guénélic se plaint d'être mobilisé par ses sentiments amoureux :

Las j'estoye en telle extremité que la cruciée vie aultre espee de salut ne retenoit, sinon la piteuse memoire & recordation de ma dame dont l'absence m'estoit si grievee que ne povoye contenir sans me plaindre et me lamenter. (p. 170)

qui régissent les rapports sociaux, autant Guénélic, dont les possibilités — symbolisées par l'ouverture sur le monde de la quête — semblent nettement plus considérables, est de toute façon incapable de combiner les activités amoureuses (de l'ordre du *ressenti* et du *dire*) et guerrières (dont la nature actantielle renvoie au *faire*).

Un tel phénomène n'est pas entièrement nouveau dans la tradition du roman courtois : les défauts de certains personnages de Chrétien de Troyes ne les rendent-ils pas incapables de s'accomplir pleinement comme chevaliers ? La disjonction est si nette ici, accentuée par la présence du contrat initial, que l'hypothèse d'une transformation courtoise des personnages masculins semble en fin de compte difficile à soutenir dans le cadre de ce paradoxal piétinement moral qu'est la quête. Guénélic est imperméable aux idéaux chevaleresques, tandis que Quézinstra les a intégrés dès le départ, sans possibilités d'amélioration. L'amour et la chevalerie, loin de se servir mutuellement comme le proposait le paratexte, se caractérisent par un antagonisme illustré par les nombreuses discussions de Guénélic et de Quézinstra, le premier défendant la force du sentiment amoureux, et le second, la valeur des activités guerrières. Cet antagonisme, placé sous le signe de la fraternité masculine, fait basculer le récit dans l'ordre du discursif, en retardant constamment la reprise de la quête et des activités chevaleresques<sup>32</sup>.

Le rêve courtois, censé être récupérateur, se réalise sur le mode du conflit et aboutit finalement à un échec. Ce dernier est d'ailleurs symbolisé par la mort des amants, peu après leur réunion à la fin du roman. Le couple n'a pas pu trouver de solution viable à la transgression que représente l'amour adultère dans le contexte des normes morales de la Renaissance, beaucoup moins permissives que celles du Moyen Âge<sup>33</sup>. Par ailleurs, n'est-il pas ironique que les héros aient besoin de la personne incarcérée pour effectuer son sauvetage, comme c'est le cas aux chapitres cinq et six (troisième partie) où

32. Il est intéressant de noter que cet antagonisme est beaucoup moins sérieux que celui qui opposait, dans les *Angoysses I*, Hélisenne — isolée et sans soutien — à l'hostilité de son environnement. Il est clair ici que l'homme, même s'il est très peu méritoire, fait l'objet d'une condamnation sociale moins grave que la femme, lorsque celle-ci se permet de transgresser — ne serait-ce qu'en pensée — les normes de conduite de la femme mariée. Le caractère ludique des discussions entre les deux compagnons est souligné par l'abondance de formules de politesse et d'atténuation qui n'ont rien à voir avec l'âpreté des échanges entre Hélisenne et son mari dans le premier tiers du roman.

33. Natalie Zemon-Davis, *Society and Culture in Early Modern France*, Stanford, Stanford University Press, 1975, p. 126.

Hélisenne, en fournissant aux deux hommes l'idée du stratagème permettant de la libérer, donne à entendre qu'ils ne sont pas assez compétents pour mener à bien eux-mêmes cette entreprise<sup>34</sup> ?

Éminemment unificateur, le projet courtois s'échoue sur l'écueil d'une représentation romanesque à la fois en deçà et au-delà du canevas chevaleresque. On peut se demander si le parallélisme didactique (concernant la condamnation de l'amour sensuel) établi avec les *Angoysses I* par le contrat paratextuel n'est pas à l'origine d'un effet de contamination qui aurait entraîné le récit chevaleresque du côté du roman sentimental. À la dynamique actantielle du premier s'opposerait la stagnation narrative du second, dominé par une composante discursive privilégiant l'introspection et la plainte. D'où la cohabitation — non sans heurts — d'une trame essentiellement chevaleresque et d'une tendance à la ratiocination amoureuse, typique du roman sentimental d'origine espagnole ou italienne, fort populaire en France<sup>35</sup>.

Une telle contamination étant difficilement imputable à une connaissance imparfaite du genre, comment convient-il d'interpréter le syncrétisme problématique du roman ? Texte ni parodique ni caricatural, les *Angoysses* témoignent à la fois du pouvoir de fascination exercé par le monde chevaleresque (d'où la teneur du contrat de lecture proposé et l'espace accordé par le récit à l'action masculine), et de la nécessité d'exprimer différemment (c'est-à-dire dans une perspective féminine) des préoccupations amoureuses d'un type nouveau, extérieures au champ courtois. En dépit de la capacité du roman chevaleresque tardif à accueillir des matières diverses, le récit d'Hélisenne cherche à signaler la problématique d'intégration, dans le monde de la quête, d'une expérience de l'amour obéissant à une autre dynamique.

S'il est malaisé d'établir clairement les motivations auctoriales, au moins peut-on supposer que les parties chevaleresques des *Angoysses* remettent en question le rêve masculin visant à réunir l'expérience des sentiments intimes et l'activité guerrière. De façon à établir un parallèle avec la première partie du roman, où la femme ne peut réconcilier les attentes sociales et ses propres sentiments, Hélisenne paraît refuser à

34. « [L]'invention par Helisenne excogitée » (p. 365) est en effet acceptée d'emblée par les deux hommes qui, faute d'initiative personnelle, se mettent au travail en suivant scrupuleusement le plan proposé.

35. William Kemp note qu'entre 1525 et 1533, « il y eut 28 éditions de six romans d'amour en traduction française », dont le *Jugement d'amour* et la *Complainte de Flamette*. « La première édition du *Jugement d'amour* de Flores (septembre 1529) publiée par Jérôme Denis », *Bibliothèque d'humanisme et Renaissance*, vol. LIII, n° 3, 1991, p. 710.

l'homme l'unité salvatrice de la quête. Une telle problématisation romanesque rend ce texte difficile à classer, tout en le situant entre *Amadis de Gaule*, *Don Quichotte* et le roman héroïque du XVII<sup>e</sup> siècle. En fin de compte, la chevalerie apparaît ici davantage comme un idéal, un esprit qu'on cherche à conserver, mais qui n'arrive à être rien d'autre qu'un comportement romanesque révélant ses propres limites.